Titre : **PRISONNIERS EN ALLEMAGNE** **1870-1871**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Prisonniers**
Auteur : **GENERAL AMBERT**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **Extrait de :** GAULOIS ET GERMAINS RECITS MILITAIRES 3e Editions LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL 4 rue de Madame et rue de Rennes 59	Transcripteur : **MFR** Date : **2011**

Ancestramil

V

Il y avait des milliers de jeunes hommes instruits, à l'imagination débordante, au cœur généreux, plein se force et de vie, parqué comme un troupeau de bétail.
Pendant de longs mois, ils étaient enfermés dans des casemates infectes, véritables cachots remplis de fange, n'ayant d'autre espace que celui qu'occupaient de misérables paillasses couvertes de vermine, ne respirant qu'un air fétide, sans autre horizon que les murs gigantesque de leur prison où dans quelques-unes on n'apercevait souvent en plein midi et de loin en loin que la lumière d'un bout de chandelle ou d'une mauvaise lampe.

Le typhus et la petite vérole enlevaient chaque jour des camarades. Un mot, une vivacité pouvait les perdre. Pour le prouver, rappelons la fin d'un vaillant soldat, **René GOMBAUD,** sergent de zouaves, né à Dinan et fusillé à Ingolstadt(1) par les Bavarois.
Ce sous-officier était à faire une cigarette à la porte de sa baraque, lorsqu'un caporal allemand passe et lui dit : Rentrez, dans une langue que **GOMBAUD** ne comprenait pas. Il resta donc à sa place. Le caporal le saisit par l'épaule et le pousse. A son tour le sergent saisit l'Allemand et l'écarte avec indignation ; un sous-officier français ne se laisse pas frapper impunément. **GOMBAUD** est condamné à être fusillé.
Le **P. MARTY** le prépare à la mort ; l'heure fatale arrive et le sergent garrotté est conduit au milieu du camp sans bandeau sur les yeux : il n'en a pas voulu. La cour martiale est là ; six mille prisonniers français ont été réunis pour assister à l'exécution. Les fusiliers bavarois sont à quelques pas de **GOMBAUD**. « *Vous autres, leur dit-il, ne tirez que lorsque je donnerai le signal* » ; puis se tournant vers les soldats français : *« Camarades, je vais mourir, mais avant, criez tous avec moi : Vive la France !* » Une immense clameur s'élève, les prisonniers répétaient le crie du sergent. – Feu, dit-il fièrement. Percé de balles, on le voit tomber, les bras étendus et le visage tourné vers le ciel. Ce brave enfant de la Bretagne avait vingt-deux ans(2).

Les Allemands eux-mêmes furent émus. La photographie **de GOMBAUD**, tirée à quatre mille exemplaires, fut exposée à toutes les vitrines d'Ingolstad.

Revenons aux occupations des prisonniers. Les corvées apportaient quelques diversions. Du haut des forts, les soldats étaient obligés de descendre en ville et de faire plus d'une lieue, pour chercher plusieurs fois par semaine le bois, le pain, la viande et autres comestibles. Mais ils marchaient sous une escorte de baïonnettes. Ces baïonnettes les suivaient partout, même à l'église.

L'administration militaire allemande avait imposé aux prisonniers des travaux dans les carrières, les forts ou les hôpitaux. Ils travaillaient sept ou huit heures pour gagner un salaire de 20 centimes. Ceux qui refusaient étaient conduits à coup de crosse.
Les captifs qui avaient un métier obtenaient facilement de travailler en ville sous la responsabilité du patron. Quelques-uns avaient la table, le logement et ne remontaient dans les forts que le dimanche pour faire acte de présence. Serruriers, menuisiers, cordonniers, tailleurs, meuniers, boulangers, chapeliers avaient ainsi obtenu de l'emploi. C'étaient les moins malheureux.
Parmi ceux qui restaient dans les forts, plusieurs s'occupaient de petits travaux. Au commencement de l'hiver on avait donné aux plus nécessiteux des défroques de l'armée allemande ; les tuniques et les capotes portaient des boutons de métal blanc. Un beau matin, tous les boutons disparurent. Les prisonniers les avaient métamorphosés en orfèvrerie de l'industrie parisienne. On vit paraître des bagues, des épingles de toutes les formes, où se trouvaient incrustés des émaux, des pierreries, des chiffres, des médailles. Avec un couteau et une pointe d'acier les prisonniers faisaient des merveilles ; toutes ces œuvres se vendaient bien et devenaient à la mode.

(1) Ingolstadt, ville forte de Bavière, sur le Danube ; 11 000 hab.
(2) *Six mois en Bavière*, par l'abbé Landau.

Les marins fabriquaient de petits vaisseaux, où l'on retrouvait les mâts, les cordages, les voiles et jusqu'aux barques de sauvetage. D'autres façonnaient le bois et confectionnaient des cannes sculptées avec une rare finesse. Il y avait même des prisonniers qui fabriquaient des tapis avec des morceaux de drap. Un certain nombre écrivaient. Il y avait les poètes ; parmi eux se trouvait **DUMAS**, sergent au 72e de ligne, qui écrivit l'Oiseau captif :

Ah ! rendez-moi, je vous en prie,
Mes vers coteaux et mes vallons ;
Rendez-moi ma mère chérie,
Mon nid de mousse et mes chansons.

Tous les poètes s'inspiraient de beaux sentiments. Ils songeaient à Dieu ou à la famille. Nous avons un recueil de ces petits poèmes qui sont intitulés *: le Prisonnier à son ange gardien ; l'Attente sur un berceau ; l'Oiseau captif ; Hymne à Pie IX, etc.*

Il y avait aussi les auteurs dramatiques, les chansonniers et les romanciers, mais le groupe le plus nombreux était celui des paresseux. Ils restaient couchés sur leur paillasse, causant et se querellant. Beaucoup encore, sans énergie, demeureraient des journées entières mornes, silencieux, hébétés ; ceux-là mouraient de nostalgie.

Le R. P. JOSEPH fit venir de France et de Suisse dix mille volumes qui produisirent un merveilleux effet.
Les ministres protestants envoyèrent aussi leurs bibles, mais elles obtinrent peu de succès. Le gouverneur prit le parti de les interdire.

Les projets d'évasion germaient dans un grand nombre de têtes, mais ne pouvaient s'exécuter que rarement, loin des frontières.
Le caractère français conservait ses droits à la gaieté. Les soldats allemands étaient victimes des mystifications et plaisanteries des prisonniers. Un soir, la sentinelle placée près d'un fort aperçut un corps qui descendait le long du mur, soutenu par une corde fixée à une ouverture des casemates. Elle jette le cri d'alarme : *Wer da* ! personne ne répond. La sentinelle vise le corps et fait feu ; le corps s'agite et tombe dans le fossé. Tout le poste accourt et se précipite vers ce fossé où se distingue de loin un corps revêtu de l'uniforme français, pantalon garance, tunique bleue et képi déformé. Les Allemands se baissent, relèvent le corps et se regardent tout ébahis. C'était un mannequin de paille fort habilement moulé.

Des cantines avaient été établies dans tous les forts ; la bière, l'eau-de-vie, le pain, le beurre, les œufs, le lait, la charcuterie, le fromage se débitaient d'après un tarif arrêté par l'autorité militaire. Tout se vendait à bas prix, quoi qu'en aient dit les soldats lorsqu'ils écrivaient à leurs parents.
La création de ces cantines fut un grand malheur pour les prisonniers qui contractaient des habitudes d'ivrognerie.

Pour remédier à l'ennui et à la plaie des cantines, on avait, dans la plupart des forts, organisé un théâtre. Rien ne manqua aux représentations coulisses, décors, perspectives, costumes. Tout avait été improvisé avec quelques mètres de papier et quelques litres de couleur. Les soldats étaient à la fois auteurs, compositeurs et acteurs. Ils ne s'en tiraient point mal dans les comédies en trois actes, mais la tragédie en cinq actes laissait fort à désirer.

Parmi les prisonniers d'Ulm se trouvaient quelques artistes des théâtres de Paris. Le mercredi des Cendres ils furent invités par les Allemands à donner, en français, une représentation sur le théâtre de la ville. Séduits sans doute par l'appât du gain, ils ne furent arrêtés ni par la dignité des soldats prisonniers, ni par la pensée de la patrie en deuil. Les Allemands applaudirent la représentation,

Amicitiam!

sans comprendre que ces comédiens manquaient de patriotisme. Aux théâtres des forts, les Français étaient seuls admis.

Le service des hôpitaux et des ambulances était tout aussi bien organisé qu'en France. Malgré cela, les captifs s'en plaignaient, surtout par cette raison que la médecine allemande fait un usage très modéré des remèdes. Les lits étaient durs et leur dureté disposait le malade au mécontentement ; le linge n'était pas d'une entière blancheur.
Le soldat aimait l'hôpital servi par la sœur de charité ; l'infirmier ne lui inspire confiance que fort rarement. Les militaires, peu accessibles aux idées religieuses lorsqu'ils se portent bien, étaient empressés dans les hospices autour de l'aumônier ; ils se confessaient, communiaient et mouraient chrétiennement.

Les médecins allemands s'étonnaient du peu de santé de nos soldats et pensent peut-être encore que nous sommes une race dégénérée. Ils oubliaient les souffrances de ces hommes, dont pas un seul peut être n'était entré en Allemagne sans un germe de maladie plus ou moins grave.

Le **R. P. JOSEPH** s'est demandé, lorsque sa mission a été terminée, si les prisonniers étaient reconnaissants des soins qui leur avaient été prodigués si généreusement par des mains amies et dévouées. Le digne religieux s'est souvenu que la reconnaissance est semblable à cette liqueur d'Orient qui ne se conserve que dans les vases d'or. Elle parfume les grands cœurs et s'aigrit dans les petits. L'homme de Dieu n'a pas oublié que Saint-Vincent de Paul, dont l'immense et royale charité ne laissa aucune souffrance sans soulagement, fut souffleté un jour, dans les rues de Paris, par un homme qu'il avait comblé de ses aumônes.
Tous les prisonniers n'ont donc pas été reconnaissants, mais le plus grand nombre, l'immense majorité à compris que la France catholique n'avait pas abandonné ses enfants dans le malheur. Les aumôniers, à l'heure du départ, ont reçu des centaines de lettres très touchantes qui exprimaient les plus nobles sentiments.

VI

Parmi les prisonniers se trouvaient les Africains, soldats du corps des Tirailleurs algériens connus sous le nom de Turcos. La ville d'Ulm renfermait un grand nombre de ces hommes qui excitaient une vive curiosité. Les Allemands se montraient scandalisés de ce que les Français eussent introduit ces infidèles dans les armées chrétiennes.
Leurs scrupules n'étaient pas étrangers à la peur, car sur les champs de bataille les Turcos répandaient une véritable terreur. Ils se battaient avec un élan quelque peu sauvage. A Wissembourg notamment, ils enlevèrent huit pièces de canon, mais, succombant sous le nombre et décimés par la mitraille, ces intrépides soldats se firent tuer et ne rendirent pas les canons à l'ennemi.

En captivité ils ont plus souffert que les autres prisonniers ; ils sortaient peu, si ce n'est pour assister quelquefois à la messe, car ils goûtaient un extrême plaisir à prendre part aux cérémonies religieuses des catholiques. Ils avaient cependant au milieu d'eux un marabout fait prisonnier avec eux, mais qui ne s'occupait que de ses coreligionnaires. Ces malheureux Turcos se dédommageaient de l'indifférence de leur marabout en se pressant aux offices. Si les aumôniers eussent connu la langue arabe, le nombre des conversions eût été assurément considérable. Au moment de la mort, plusieurs d'entre eux demandèrent à être baptisés.
Le froid les faisait cruellement souffrir, et c'était pitié de voir ces enfants du désert trembler, immobiles, silencieux, résignés, dans l'obscurité des casemates. Jamais une plainte ni un blasphème ne s'échappaient de leurs lèvres. Tristes, mais toujours dignes, ils demeureraient de longues heures à faire glisser dans leurs doigts les grains du chapelet des musulmans. Cette mélancolie, qui distingue les Orientaux, avait pris chez un caractère de douloureux abattement. Les aumôniers les

admettaient aux distributions de secours comme les Français, et ces Africains reconnaissants témoignaient un grand respect pour ces prêtres, leurs bienfaiteurs.
Ceux qui mouraient étaient inhumés avec les honneurs militaires. Les aumôniers catholiques ne pouvaient apporter à ce funérailles le concours des cérémonies liturgiques.
Un ministre protestant allemand crut devoir assister aux obsèques de Turcos. La population fut indignée de cet acte, honorable d'ailleurs ; mais le pasteur, homme d'esprit, tint ce discours : « On me reproche ma participation à ces funérailles : on a tort. Les Arabes ont une foi et croient en Dieu ; pourquoi leur refuser cet honneur tandis que j'ai des paroissiens chrétiens qui ne croient ni à Dieu ni à diable, et je sui bien obligé de les enterrer ? »

Les Turcos se montrèrent toujours religieux et disciplinés.

On ne saurait fixer son attention sur le sort des prisonniers de toutes les conditions, sans donner un souvenir de reconnaissance aux divers aumôniers : **MM. DEBRAS, DEBLAY,** à Cologne ; **LAMARCHE,** à Glogau ; **COULANGE**, à Coblentz ; **GALIOT**, à Minden.

Puis **MM. FORTIER, JACQUES, ROMBAULT, BONNEL, Le REBOUR, WIBEAU, BENARD, TORNEFF, LANDAU, RAMBAUD, GALHO, BATH, GOERGENS, SCHREIBER, UHLES, DIETZ, LOISON, MARTIN, GUERS, WAGNER ; les R. P. BAILLY** et **PERNET**, de l'Assomption de Nîmes ; le **P. HERMANN**, carme ; les **PP. GABRIEL, REGIS, FRANCOIS, AUGUSTIN, MARIE**, de Brest de l'ordre de St-François ; les P. P. **LEVEILLE de la GRANGE**, **MATHIEU, DUBRAY**, dominicains ; **de DAMAS, de VASQUE, STAUB, STUMPFF**, jésuites ; **BIGOT, STRUB,** du Saint-Esprit ; **DIMINGET**, mariste ; les abbés **BARON** et **VEINARD** qui vinrent de France pour apporter et distribuer des secours.

Il s'accomplit des prodiges de charité ; les femmes de France furent sublimes. Mais si l'on put secourir les malheureux prisonniers, il fut impossible de les consoler.
Un jour Sainte Hedwige implorait **JAGELLON** en faveur de quelques Polonais ruinés et chassés de leur pays. Le prince répondit à sa royale épouse : « Ne pleurez pas ; je leur ai rendu leurs biens et leurs demeures. » Mais sainte Hedwige, qui était Française, trouva que ce n'était pas assez et s'écria : « Qui leur rendra leurs larmes ? »

Les années ont succédé aux années ; tous ces captifs sont rentrés dans leurs demeures et la plupart ont repris les travaux qui les faisaient vivre. Mais un grand nombre couverts de blessures, n'auraient pu supporter les plus dures privations si de généreux Français n'étaient venus à leur aide, matériellement et moralement.

****

Ancestramil